

comme deux sentinelles à l'entrée d'un port de mer, frappent les yeux.

Sur le plateau qui borde le rivage, en face de la mer, le Bic est bâti, plein de vie, plein d'avenir, recherché des touristes et des amants de la belle et grandiose nature. C'est sur ce plateau qu'étaient venues se fixer les familles sauvages dont nous venons de parler. C'est là qu'elles venaient couler quelques jours d'une vie nonchalante et douce, sans songer que, sur leurs têtes, planait l'aile noire d'une mort atroce.

On était au Bic depuis un mois lorsqu'un soir, deux des jeunes sauvages revenant en toute hâte, d'une partie de chasse, sur le haut des terres, jetaient le cri d'alarme parmi toute la bourgade en avertissant la tribu que les ennemis étaient à une journée de marche du village. Les guerriers, sombres, redressant leur corps courbé, et sans paraître le moins du monde atterrés, se contentent, avec un suprême mépris, de proférer comme s'ils eussent été en face de leurs ennemis le mot injurieux de "Chiens". Les femmes moins fortes et les enfants craintifs prennent peur et se lamentent, mais les chefs et les anciens de la nation imposent le silence et l'on se consulte.

Les ennemis semblent nombreux, quelques heures seules les séparent du moment suprême où doit retentir le cri de guerre. Fuir ? Impossible car le seul chemin pour se rendre à Matane est le fleuve et l'on n'a pas de canots pour tout le monde ?

Que faire alors ? Le premier mouvement fut d'envoyer à bord des canots les vieillards, les femmes enceintes, ou celles nourrissant leurs petits, en tout 30 personnes, les diriger vers le bas du fleuve, et pour ceux qui restent, rien à faire que de se défendre comme un micmac sait se défendre contre un chien d'Iroquois.

Ces derniers, venus des pays d'en haut, en passant par le fleuve, ont dû remonter la rivière des Trois-Pistoles, tomber dans la Boisbouscaché et rencontrer le chemin fréquenté par les Micmacs qu'ils suivent maintenant dans l'espoir de rencontrer l'ennemi séculaire, et goûter un peu du sang et de la chair des guerriers de l'Acadie. Ils ne devaient pas tarder à assouvir leur rage et étancher leur soif.

Ils rampent comme des serpents dans l'ombre, se fauflant adroitement à travers le bois clair semé ; pas un bruit, pas une pierre qui roule, pas même un oiseau effrayé ou un chevreuil surpris pour briser et rompre le silence de la nuit ; et les cent Iroquois, croyant tenir leurs ennemis, avancent toujours, cerrent le village afin que personne ne leur échappe. Ils arrivent enfin, le casse-tête à la main, et le scalpel à la ceinture, altérés de sang et de carnage : mais ô déception, les cabanes d'écorce sont vides. Ils écoutent : rien, rien que le bruit de la mer déferlant sur les rochers au large et toute cette rumeur étrangement douce qui vient de la baie où la mer a monté, la mer qui va bientôt se retirer pour laisser un fond de vase à sec.

Quelle nuit de déception pour ces êtres si sûrs d'avoir mis la main sur une riche proie ! Ils font un feu pour le repas du soir, et le sommeil vient bientôt fermer les yeux des guerriers fatigués et déçus. Mais, au matin, le regard tourné vers la mer, un chef Iroquois, devient soucieux ; il s'avance seul sur la grève, remarque des empreintes de pas qui se dirigent vers les îlets ; il en suit, à mer basse les traces, et rendu à l'extrémité de la baie, se couchant à plat ventre sur les galets, il darde son œil vers l'extrémité escarpée d'un des îlets d'où s'élève une vapeur étrange, presque imperceptiblement. Il a le ricanement d'un démon, et tout son être frissonne d'une joie d'enfer. Pour lui, plus de doute : ces pistes vers le large ce sont celles des ennemis enfuis : cette vapeur légère partant d'une excavation d'un des îlets, annonce la présence d'êtres parqués dans un endroit bien restreint ! Alors, avec des bonds fauves, il revient sur ses pas, gravit le côteau et debout en plein village désert de ses premiers habitants, il pousse un hurlement horrible qui réveille les sauvages Iroquois. C'est le cri de guerre ! Alors on se groupe autour du chef et d'un geste superbe, désignant l'îlet aux regards avides de ses guerriers, il leur apprend la nouvelle de sa découverte.

Aucun cri ne répondit, de l'îlet, à celui du chef Iroquois, mais celui qui eut plongé ses regards dans la caverne au flanc du rocher, aurait pu voir des femmes et des enfants en sanglots, et en face, comme une barrière immuable, les chefs et guerriers Micmacs et Maléchites, prêts au combat et défiant,